

HOMÉLIE 25

«C'est par la foi qu'Abraham, lorsque Dieu voulut le tenter, offrit Isaac et sacrifia son fils unique, en qui il avait reçu les promesses de Dieu; lui à qui il avait été dit : *C'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter votre nom.* Mais il pensait en lui-même que Dieu pouvait bien le ressusciter : aussi lui fut-il rendu, comme une figure de l'avenir.»

1. La foi d'Abraham est vraiment admirable. Dans Abel, dans Noé, dans Enoch, elle n'était qu'un combat contre la raison humaine, et il suffisait de vaincre cette raison. Mais Abraham, outre la victoire sur la raison humaine, avait encore une autre victoire à remporter; ici la parole de Dieu semblait combattre la parole de Dieu, et la foi entraînait en lutte avec la foi, le commandement divin avec la promesse divine. Par exemple, Dieu dit : «Sortez de votre pays, quittez votre parenté, et venez dans le pays que je vous donnerai;» (Gen 12,1) et il ne lui donna aucun héritage dans cette contrée, pas même un pouce de terrain. Le voyez-vous ? L'événement semblait en opposition avec la promesse. Le Seigneur dit encore : «C'est d'Isaac que doit sortir la race qui portera votre nom;» et il dit ensuite : «Offrez-moi en sacrifice ce fils,» dont les descendants devaient couvrir toute la terre. Voyez-vous comment l'ordre est en lutte avec la promesse ? Ce que Dieu ordonne semble contraire à ce qu'il a promis; mais le saint patriarche ne s'en étonne pas, il n'a pas la pensée que Dieu ait pu le tromper. En cela Paul semble nous dire : Vous, du moins, vous ne pourrez prétendre qu'il vous ait promis le repos, et qu'il vous ait donné l'affliction; ce qu'il vous a promis s'accomplit. Comment ? «Vous aurez, est-il écrit, de grandes tribulations dans le monde.» (Jn 16,33) «Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit point, n'est pas digne de moi.» (Mt 10,38) «Si quelqu'un ne hait point sa propre vie, il ne trouvera pas la vie, et celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède pour me suivre, ne peut être mon disciple.» Et encore : «Vous serez conduits devant les magistrats et devant les rois, pour me rendre témoignage;» et plus loin : «Les ennemis de l'homme seront ses propres serviteurs.» (Mt 10,18) L'affliction est en ce monde, mais le repos et la paix sont dans l'autre, c'est-à-dire, dans la vie future. La condition d'Abraham était bien différente : il lui était ordonné d'agir contrairement aux promesses reçues, et il ne s'en émut point, il ne s'en étonna pas, il n'eut pas la pensée qu'il était trompé. Vous, au contraire, vous ne souffrez rien qui ne vous ait été promis, et cependant vous vous troublez. Abraham entendit la même voix qui lui avait fait des promesses, lui adresser des paroles qui semblaient les détruire, et sans aucune hésitation, il obéit à ces paroles avec la foi qu'elles étaient conformes aux précédentes; et elles leur étaient conformes en effet : contraires selon la raison humaine, elles leur étaient conformes d'après la foi. Comment ? L'Apôtre lui-même nous en instruit. «Abraham pensait en lui-même que Dieu pouvait bien ressusciter son fils.» La même foi, qui lui avait fait croire que Dieu lui donnerait un fils qui n'était pas, lui persuada que Dieu pouvait ressusciter ce fils et qu'il le ressusciterait après qu'il lui aurait été offert en sacrifice. Au point de vue de la raison humaine, il y avait autant lieu de douter qu'un enfant pût naître d'un sein, dont les ressorts, paralysés par la vieillesse, n'avaient plus la puissance d'engendrer, que de douter qu'un mort pût être ressuscité. C'est à quoi crut Abraham : la foi qu'il avait montrée d'abord le conduisait à ce qu'il devait montrer ensuite. Remarquez aussi que les événements heureux de sa vie en marquèrent les débuts, et que les revers furent réservés à sa vieillesse. Il en est tout autrement pour vous : les afflictions vous visitent les premières, et les biens viennent les derniers. Ceci s'adresse à ceux qui osent dire : Les biens qui nous ont été promis nous attendent après la mort; peut-être serons-nous trompés. L'Apôtre montre encore que Dieu a le pouvoir de ressusciter les morts; et, s'il a un tel pouvoir, tout ce qu'il a promis s'accomplira. D'ailleurs, puisque, si longtemps avant la venue du Messie, Abraham a cru que Dieu a le pouvoir de ressusciter les morts, combien plus devons-nous le croire ? Le voyez-vous ? ainsi que je l'ai déjà dit, la mort est à peine entrée dans le monde, que Dieu donne à ses saints l'espérance de la résurrection; il les confirme si bien dans cette espérance, que, sur l'ordre du ciel, ils se montrent prêts à lui sacrifier leurs fils, par lesquels ils s'attendaient à couvrir la terre de leurs descendants.

Il y a encore un sens caché dans ces mots : «Dieu voulut tenter Abraham.» Quoi donc ? Dieu ne savait-il pas qu'Abraham était un homme courageux et juste ? Il le savait assurément. Le sachant, pourquoi donc le tentait-il ? Non point pour l'apprendre lui-même, mais pour le montrer aux autres hommes; il voulait rendre manifeste pour tous la vertu de ce grand cœur. Et par là nous voyons encore que, si nous sommes sujets aux tentations, ce n'est pas, quand nous les souffrons, que Dieu nous ait abandonnés. Il est maintenant nécessaire que nous

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

soyons éprouvés, parce que nous vivons au milieu des persécutions et des embûches; mais alors quelle nécessité y avait-il de susciter à Abraham des tentations qui n'existaient pas ? Il est évident que le saint patriarche fut tenté par l'ordre de Dieu; il l'ordonna, tandis qu'il permit seulement les autres. Si donc les tentations sont une telle marque de vertu, que Dieu éprouve, ses athlètes même sans nécessité, combien plus devons-nous les supporter avec courage. C'est avec intention que l'Apôtre dit : C'est par la foi qu'Abraham, lorsque Dieu voulut le tenter, offrit Isaac;» c'est que la tentation était le seul motif du sacrifice demandé. Il poursuit ensuite sa pensée. Nul ne peut dire qu'Abraham eut un autre fils; il espérait que la promesse de Dieu s'accomplirait par ce fils, et c'est pourquoi il l'offrit en sacrifice avec confiance. «Il sacrifiait son fils unique, lui qui avait reçu les promesses de Dieu.» Qu'est-ce à dire, son fils unique ? et Ismaël, de qui était-t-il le fils ? Je dis fils unique en ce qui concerne l'accomplissement de la promesse divine. Aussi, après avoir dit «son fils unique,» il ajoute : «C'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter votre nom.» Remarquez-vous quel éloge de l'obéissance du patriarche ? Il a bien entendu : «C'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter votre nom;» et il offre ce fils en sacrifice. Ensuite, afin que nul ne pense que ce sacrifice était un acte de désespoir et que l'ordre de Dieu avait chassé la foi de l'âme d'Abraham, et afin que chacun sache que c'est au contraire un acte de foi, l'Apôtre ajoute que le saint patriarche avait toujours cette foi quoique l'ordre de Dieu semblât en opposition. Cette contradiction n'existait pas pour lui : il ne mesurait pas la sagesse divine avec la raison humaine, et s'en rapportait entièrement à la foi. De là ce qui suit : «Dieu pouvait bien le ressusciter. Aussi lui fut-il rendu, comme une figure de l'avenir,» et à la faveur d'un emblème, c'est-à-dire, du bélier. Comment ? Par le sacrifice du bélier, Isaac eut la vie sauve. Il lui fut donc rendu par le moyen du bélier, puisqu'il sacrifia l'un pour l'autre. Ces choses étaient des figures de l'avenir, la figure du sacrifice du Fils de Dieu. Et remarquez combien grande est la bonté divine. Dieu doit accorder aux hommes une grâce sans égale; il veut agir, non pas comme s'il accordait cette grâce, mais comme s'il devait, et il fait d'abord qu'un homme donne son fils pour plaire à Dieu, afin de paraître ne rien faire d'extraordinaire en donnant son divin Fils, puisqu'un homme avant lui avait accompli ce sacrifice; en sorte qu'on pouvait penser que lui-même n'agissait pas ainsi pour accorder une grâce, mais parce qu'il le devait. Nous voulons faire même cette faveur à ceux que nous aimons, de paraître avoir d'abord reçu d'eux un bienfait, afin de les combler; et nous nous faisons gloire de ce que nous avons reçu, non de ce que nous donnons; nous ne disons pas : J'ai donné telle chose; mais : J'en ai reçu tel bienfait. «Aussi, est-il écrit, il lui fut rendu comme une figure de l'avenir,» c'est-à-dire, comme dans un emblème : le bélier était comme une figure ou ressemblance d'Isaac. Le sacrifice avait été entier eu égard à la volonté d'Abraham, Isaac avait été immolé, et c'est en ce sens qu'il est rendu à son père.

2. Voyez-vous encore ici une preuve de mes constantes observations ? Lorsque nous sommes arrivés à la perfection, et que nous avons montré notre mépris pour les choses de la terre, alors aussi ces biens nous sont donnés, et non pas avant, de peur que le don reçu ne nous enchaîne encore davantage à ces biens auxquels nous sommes enchaînés déjà. Affranchissez-vous d'abord de cet esclavage, et ils vous seront rendus ensuite, afin que vous les receviez, non comme esclave, mais comme maître; méprisez les richesses, et vous serez riches; méprisez la gloire, et vous aurez la gloire; méprisez la vengeance contre vos ennemis, et vous en serez vengés; méprisez le repos, et vous l'aurez; et, lorsque vous recevrez ces biens, vous ne serez ni captif ni esclave, mais vous pourrez en jouir en homme libre. Lorsqu'un petit enfant désire un jouet quelconque, une boule, par exemple, nous nous empressons de le cacher, afin qu'il ne soit pas détourné des choses dont il a besoin; mais, lorsqu'il méprise ces jouets, qu'il ne les désire plus, nous les lui livrons en toute assurance, sachant qu'ils ne lui feront désormais aucun tort, puisqu'ils ne l'éloigneront pas de ce qui lui est nécessaire. De même Dieu, quand il voit que nous ne convoitons plus les choses d'ici-bas, nous permet alors d'en faire usage, parce que nous les possédons en hommes libres, et non plus en enfants. Quant à ce qui est d'être vengé de ses ennemis quand on méprise de s'en venger, écoutez ce qui est écrit : «Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire;» et il ajoute aussitôt : «En le faisant, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête.» (Rom 12,20) Si vous méprisez les richesses, vous les recevrez; écoutez Jésus Christ : «Quiconque aura quitté son père, ou sa mère, ou sa maison, ou ses frères, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.» (Mt 19,29) Si vous méprisez la gloire, c'est alors qu'elle vous sera donnée; écoutez encore Jésus Christ : «Que celui qui voudra être le plus grand entre vous soit votre serviteur;» (Mt 20,26) et ailleurs : «Quiconque s'abaissera, sera élevé.» (Ibid., 23,12)

Qu'est-ce à dire ? Si je donne à boire à mon ennemi, c'est alors que je le punis ? Si je renonce aux richesses, alors je les posséderai ? Si je m'humilie, alors je serai élevé ?

Assurément répond le Seigneur. Ma puissance est telle que je tire une chose de ce qui est contraire. Je suis souverainement riche et industriel; ne craignez rien, la nature obéit à ma volonté, et je n'obéis pas à la nature; je fais toute chose, et aucune ne me mène; je puis donc changer l'ordre de la nature et la transformer. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il en soit comme je l'ai dit ? vous le trouverez de même en toute circonstance. Si vous outragez le prochain, l'outrage retombe sur vous; si l'on vous outrage, vous n'êtes point outragé; si vous vous vengez vous-même, vous n'êtes point vengé, mais la vengeance retombe sur vous. «Celui qui aime l'iniquité hait son âme,» (Pro 29,24) Voyez-vous en quoi vous ne faites aucun tort au prochain; mais vous vous faites du tort à vous-même ? C'est pourquoi Paul dit aussi : «Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort ?» (I Cor 6,7) Ne voyez-vous point que vous vous nuisez à vous-même ? Quand vous outragez le prochain, l'outrage retombe sur vous-même. Beaucoup en sont convaincus jusqu'à un certain point, comme lorsqu'ils disent entre eux : Brisons-là, de peur que vous ne vous injuriez vous-même. Comment ? C'est qu'il y a une grande différence entre vous et celui que vous insultez : quelles que soient vos injures, il les regarde comme une gloire. Faisons cette réflexion en toute circonstance, et nous resterons toujours au-dessus des outrages. Je m'explique. Si nous avons un différend avec celui-là même qui est revêtu de la pourpre, nous croirions, en l'outrageant, nous outrager nous-même. Et vous qui êtes citoyen du ciel et disciple de la céleste sagesse, vous vous commettez en propos injurieux avec celui qui a l'esprit attaché aux choses de la terre ? Posséderait-il des richesses immenses, serait-il puissant et élevé aux premières dignités de l'Etat, vos biens lui sont inconnus. Gardez-vous donc, en lui faisant injure, de vous faire injure à vous-même; c'est vous que vous épargnez, et non lui; ce n'est pas lui que vous respecterez, c'est vous. Ne connaissez-vous point le proverbe : Respecter les autres, c'est se respecter soi-même ? Et c'est la vérité. Aussi le sage dit-il : «Ayez pour votre âme les égards qui sont dus à sa dignité.» Que signifient les mots : «Dus à sa dignité ?» Quoique vous soyez la victime de l'avarice d'autrui, ne commettez pas de fraude; quoiqu'on vous outrage, n'outragez point. Je vous le demande, si un pauvre enlevait des ordures dans votre atrium, rappelleriez-vous en justice pour cela ? Nullement. Pourquoi donc ? Pour ne point vous couvrir de honte, pour n'être pas décrié par tout le monde. Il en est de même ici : le riche, c'est le pauvre dont j'ai parlé, et plus il est riche, plus il est plongé dans la vraie pauvreté. L'or est un peu de boue dans un atrium, qui n'est pas celui de votre demeure, puisque le ciel est votre demeure. Pour cette boue, vous lui ferez un procès, et vous pensez que les citoyens du ciel ne vous condamneront pas ? ne vous banniront-ils pas de leur patrie, puisque vous êtes assez vil, assez méprisable pour vouloir disputer un peu de boue ? Posséderiez-vous le monde et vous le déroberait-on, il serait encore plus important de vous convertir que de le revendiquer,

3. Ignorez-vous que dix fois, cent fois la valeur de cette terre, et dix mille fois autant, et encore davantage, ne saurait être comparé au moindre des biens célestes ? Donc, celui qui admire les choses d'ici-bas fait injure aux choses du ciel, puisque celles qu'il recherche leur sont inférieures à ce point. Bien plus, on ne peut y attacher aucun prix, quand on est entièrement absorbé dans la contemplation des autres. Brisons, je vous en conjure, brisons les liens et les filets terrestres dans lesquels nous sommes retenus. Jusques à quand nous courberons-nous vers la terre ? jusques à quand nous tendrons-nous de mutuelles embûches, comme les bêtes féroces et les monstres de la mer ? Bien plus, les bêtes féroces ne tendent pas des embûches à celles de leur espèce, mais à celles d'espèce différente : par exemple, un ours tue rarement un ours, le serpent met rarement à mort un serpent, comme s'il respectait la parenté. Vous, au contraire, vous mettez à mort ou vous jetez dans des maux sans nombre votre semblable, avec qui vous avez une infinité de liens naturels, la parenté, la raison, la connaissance de Dieu, et bien d'autres, et qui, en un mot, partage avec vous tout ce qui vient de la nature. Il est vrai, vous ne le percez pas d'un glaive, vous ne trempez pas vos mains dans son sang; mais vous lui faites plus de mal encore, en le précipitant dans les peines éternelles. Si vous lui donniez la mort, vous le délivreriez du moins des terrestres sollicitudes; tandis que vous le plongez dans la faim, dans la servitude, dans l'avilissement, et que vous l'accablez d'iniquités sans nombre. Je vous le dis, et je le répéterai sans cesse : non que je vous pousse à l'homicide, comme à un moindre mal; mais afin que vous ne pensiez pas échapper aux peines éternelles; car «celui qui refuse à son frère le pain pour vivre est un homicide.» (Ec 34,21) Je vous en conjure, fermons nos mains; ou plutôt ne les fermons pas, mais ouvrons-les comme il convient : que ce ne soit point pour obéir aux appétits de l'avarice, que ce soit pour répandre l'aumône. Que notre main ne soit pas ingrate et stérile; celle qui ne fait pas l'aumône est stérile, et celle qui ramasse par avarice est coupable et impie. Que nul ne prenne sa nourriture avec de telles mains; quelle honte d'être appelé égoïste et avare !

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

Je suppose qu'un homme nous ait fait asseoir à sa table, dans une opulente et vaste salle, sur des étoffes et des tapis moelleux, revêtus d'habits tissés d'or; que par ses ordres une foule de serviteurs nous entourent; que la table, servie avec de la vaisselle d'or et d'argent, soit chargée de toute sorte de mets rares et délicats; que notre hôte nous accable de prévenances pour nous engager à manger; mais qu'il nous faille subir une seule chose : le voir s'asseoir à côté de nous avec des mains dégoûtantes d'ordures et de déjections humaines. Qui voudrait se soumettre à cette torture ? qui n'y verrait un mortel affront ? Chacun, j'en suis convaincu, pour se soustraire à cet affront, déserterait le festin.

Comment donc ne voyez-vous point le fumier de l'homme cupide, et qui se mêle même aux mets de sa table ? comment ne le fuyez-vous point ? comment ne le condamnez-vous pas ? Au contraire, s'il est puissant, vous vous faites un grand honneur de le fréquenter, et vous perdez votre âme pour vous asseoir à sa table. La cupidité n'est-elle pas la plus repoussante de toutes les immondices, elle qui ne souille pas le corps, mais l'âme, et dont la souillure est si difficile à laver ? Vous voyez les mains et les yeux de votre hôte couverts de ce fumier, il remplit sa maison, il charge sa table (car le fumier le plus immonde l'est moins que les mets qui la couvrent); et vous vous tenez honoré d'être convié, vous le regardez comme une occasion de délices ? Ne tiendrez-vous donc aucun compte de la parole de Paul, qui nous permet, si tel est notre désir, de nous asseoir à la table d'un infidèle, mais nous défend expressément de nous montrer à celle d'un avare ? «Si, dit-il, celui que vous appelez votre frère est impudique.» (I Cor 5,11) Le mot frère s'entend ici d'un fidèle quel qu'il soit, et non des moines exclusivement. En effet, quel est le principe de la fraternité ? Le baptême, qui fait que nous pouvons appeler Dieu notre Père. C'est pourquoi un catéchumène, serait-il anachorète, n'est pas notre frère; un fidèle, au contraire, est notre frère, quoiqu'il vive dans le monde. «Si celui qui est appelé votre frère.» Il n'y avait encore là aucune trace de la vie monastique, et le bienheureux Apôtre s'adressait à des gens vivant dans le monde. «Si celui qui est appelé votre frère est impudique, ou avare, ou ivrogne, ne mangez pas même avec lui.» Il tient un tout autre langage à propos des Gentils : «Si un infidèle vous invite chez lui, et que vous vouliez y aller, mangez de tout ce qu'on vous servira.» (I Cor 10,27) Mais, «si celui qui est appelé votre frère est avare,» ne mangez point avec lui.

4. Quelle irréprochable clarté dans le précepte ! Et nous, loin de fuir les hommes vicieux, nous allons au-devant d'eux, pour participer à leur aisance terrestre. Aussi n'y a-t-il en toute chose que désordre, que confusion, que chute et que ruine. Si un homme vicieux, vous sachant pauvre et jugeant votre condition misérable, vous invitait à un festin, et que vous lui répondissiez : Les mets que vous me faites servir, je les refuse, parce qu'ils sont le fruit de l'avarice, et je ne souffrirai pas que mon âme soit souillée; croyez-vous qu'il ne rougirait pas, qu'il ne serait pas confondu ? Cela seul suffirait peut-être pour le corriger : il se regarderait comme misérable à cause même de ses richesses, et il admirerait votre pauvreté, quand il se verrait méprisé par vous avec un tel zèle. Mais nous sommes devenus, je ne sais comment, les serviteurs des hommes, et c'est en vain que Paul nous crie sans cesse : «Gardez-vous de devenir les serviteurs des hommes.» (I Cor 7,23) Comment sommes-nous devenus les esclaves des hommes ? Parce que nous le sommes devenus de la gourmandise, de l'argent, de la vaine gloire et des autres vices; nous avons abdiqué la liberté dont Jésus Christ nous avait fait don. Quel sort attend celui qui est devenu esclave ? Le divin Maître nous l'apprend : «L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison.» (Jn 8,35) Vous avez donc la certitude qu'il n'entrera jamais dans le royaume de Dieu, qui est notre maison : «Il y a, est-il écrit, plusieurs demeures dans la maison de mon Père.» (Ibid., 14,2) L'esclave ne demeure donc pas toujours dans la maison (il s'agit ici de l'esclave du péché); or, celui qui ne demeure pas toujours dans la maison, demeure éternellement dans l'enfer, n'ayant aucune consolation. Nous en sommes arrivés à ce degré du vice, que l'aumône est faite avec de l'argent mal acquis, et que beaucoup reçoivent cette aumône. C'est pourquoi nous avons perdu notre liberté, et nous ne pouvons en accuser que nous-mêmes. Maintenant du moins fuyons le tort qui nous en vient. Vous qui maniez cette boue, délivrez-vous de ce fléau. Eloignez-vous de la table et de la société des hommes d'argent. Peut-être pourrions-nous encore apaiser Dieu et parvenir à l'héritage qu'il nous a promis. Puissions-nous tous l'acquérir, par la grâce et l'amour de Jésus Christ, à qui, avec le Père et le saint Esprit, appartiennent gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.